



Achille Muller, à gauche, et Armand Bouilloux, à droite, font partie des derniers survivants des parachutistes de la France Libre des 3rd et 4th squadrons de SAS Français. Des combattants d'élite formés en Angleterre à partir de décembre 1940.



**Brevetés en Grande-Bretagne, les SAS français ont participé aux opérations spéciales de la France libre comme aux combats de la Libération.**



La 1<sup>re</sup> compagnie d'infanterie de l'air est créée en septembre 1940. Ses premiers « paras » formeront la base des SAS français.

**L**e 5 juin 1944, quelque part entre Bristol et Oxford, dans le camp secret de Fairford, en Angleterre, une poignée d'hommes du 4th SAS français attendent impatiemment l'ordre de rejoindre l'aérodrome où deux Short Stirling, des avions quadrimoteurs du 620th squadron de la Royal Air Force, se préparent à décoller. Hier, le mauvais temps a cloué tous les appareils au sol, mais cette fois, leur départ n'est plus qu'une question d'heures. Le commandant Bourgoïn, chef du 4th SAS et ses officiers, les capitaines Puech-Samson et Leblond ont défini minutieusement les rôles de chacun et fixé des objectifs très précis. Pour coordonner l'action des maquis à la veille du débarquement allié, couper les voies de communication, préparer le terrain et harceler l'ennemi, les commandos opéreront dans les Côtes-du-Nord et dans le Morbihan « Le plan prévu est le suivant, précise l'historien Benjamin Massieu \*. Les quatre premiers sticks de reconnaissance sont chargés de préparer les zones de largage et de faire la liaison avec la Résistance. Ils seront suivis par 18 groupes de sabotage qui sauteront la deuxième nuit sur toute la Bretagne.

*Ces 200 hommes seront rejoints ensuite par le reste du régiment, soit 200 autres SAS. »*

Pour ces engagés volontaires formés aux techniques de la guérilla, c'est l'aboutissement d'un long chemin tracé par le capitaine Georges Bergé. « Dès son arrivée à Londres, le 25 juin 1940, c'est lui qui propose au général de Gaulle de créer une unité parachutiste, raconte le lieutenant-colonel Pierre, officier traditions du 1<sup>er</sup> RPIMa et historien. La 1<sup>re</sup> compagnie d'infanterie de l'air (1<sup>re</sup> CIA) est mise en place à la fin du mois de septembre 1940. Contrainant de choisir ses hommes en dehors des unités déjà constituées, l'officier recrute ses premiers volontaires parmi les nouveaux arrivants en Angleterre, les convalescents sortis des hôpitaux et quelques fortes têtes qui réussissent à quitter leur régiment d'origine pour devenir des "paras". »

#### PREMIÈRE OPÉRATION EN 1941

Après deux mois de formation à Wrotham, dans le Kent, ils sont dirigés vers le centre d'entraînement de Ringway, près de Manchester. Le 20 décembre 1940, les 25 premiers parachutistes de la France libre sont brevetés et 11 d'entre eux affectés au Bureau central de renseignements et d'action (BCRA). Commence alors l'apprentissage des techniques de

sabotage, de renseignement et de combat commando. Puis vient le baptême du feu avec l'opération Savannah en mars 1941 et la destruction, deux mois plus tard, du transformateur électrique de Pessac qui alimente la base de sous-marins de Bordeaux.

Au début du mois de septembre 1941, la 1<sup>re</sup> CIA, composée désormais d'une cinquantaine de parachutistes, débarque au Moyen-Orient, où elle devient le 3<sup>rd</sup> squadron du SAS (également appelé Free French Squadron) intégré au Special Air Service, la nouvelle unité d'élite fondée par le capitaine britannique David Stirling. Renforcée par des volontaires et des jeunes officiers, dont l'aspirant André Zirnheld, tué au combat en juillet 1942 et auteur de la célèbre *Prière du para*, l'unité ne cesse de s'étoffer. Puis elle passe à l'action en Crète et en Cyrénaïque, au nord de la Libye, où elle participe à l'attaque de sept aérodromes allemands. L'opération, destinée à permettre le passage d'un convoi de ravitaillement en direction de Malte, est une réussite, mais une douzaine de SAS sont tués ou capturés, dont le commandant Bergé, emprisonné en Allemagne. Le lieutenant Jordan lui succède à la tête du French Squadron, qui poursuit le combat en Libye et en Tunisie, jusqu'en mai 1943, date à laquelle les forces de

Rapides, efficaces et mobiles, à l'origine des forces spéciales d'aujourd'hui, les SAS frappent l'ennemi et lui infligent de lourdes pertes



Le 14 juillet 1943, les SAS français défilent à Londres. La garde d'honneur est constituée de vétérans des combats de Libye. Un des premiers faits d'armes de l'unité.



Parachutés auprès des maquis, avant, pendant et après le débarquement allié en Normandie, les SAS vont structurer l'action de la Résistance.



l'Axe ont définitivement perdu la guerre en Afrique du Nord.

À Londres, de plus en plus de jeunes Français, fuyant le Service du travail obligatoire et les lois antisémites promulguées par le régime de Vichy, réussissent à rejoindre l'Angleterre pour se battre aux côtés des Forces françaises libres. « Cet afflux massif permet désormais de recruter deux bataillons supplémentaires de parachutistes qui deviennent les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons d'infanterie de l'air (BIA), précise le lieutenant-colonel Pierre. Intégrés dans la brigade SAS des troupes aéroportées britanniques, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> BIA deviennent les 3<sup>rd</sup> et 4<sup>th</sup> SAS et le commandant Bourgoïn, formé à Kabret, en Egypte, et grièvement blessé en Tunisie, prend le commandement du 4<sup>th</sup> SAS. » Les officiers et sous-officiers sont envoyés à Cupar pour suivre un stage d'instructeur SAS et les promotions de futurs brevetés parachutistes se succèdent à Ringway. « Dans les montagnes d'Ecosse, poursuit le lieutenant-colonel Pierre, la préparation physique est intense. Une formation spécifique orientée vers le sabotage, les coups de main, les déplacements de nuit, la conduite de tout véhicule et le tir avec tous les types d'armes disponibles préparent les SAS à agir derrière les lignes ennemies par groupes de dix hommes. Ces sticks,

autonomes et capables de s'adapter à toute nouvelle situation, sont à la base du combat SAS prévu pour le débarquement en Europe occupée. » Depuis la fin mai 1944, les parachutistes des Forces aériennes françaises libres (FAFL) savent en effet qu'une grande offensive alliée sur les côtes françaises est imminente et que certains d'entre eux feront partie des tout premiers éléments engagés. Alors que le 3<sup>rd</sup> SAS poursuit son entraînement, ceux du 4<sup>th</sup> sont dirigés à Fairford, où ils reçoivent chaque jour d'impressionnantes quantités de matériel.

#### À 23 HEURES, LE 5 JUIN 1944, LES SAS FRANÇAIS DÉCOLLENT D'ANGLETERRE

L'atmosphère est électrique. Le 1<sup>er</sup> juin, Bourgoïn convoque ses officiers. Le 3 juin, 36 SAS triés sur le volet assistent au briefing et écoutent les dernières instructions. Puis ils perçoivent leurs parachutes et préparent leur « kit bag » de 50 kilos qui contient le matériel nécessaire à l'opération. A 21 heures, le 5 juin, en battle-dress et combinaisons de saut, les quatre sticks des lieutenants Marienne, Botella, Deplante et Deschamps quittent le camp, où l'ensemble du régiment leur souhaite bonne chance. Sur l'aérodrome, c'est l'effervescence. Partout autour des hangars et sur les pistes, des avions et des planeurs

fraîchement peints des trois bandes blanches de reconnaissance attendent les ordres de départ. Des camions font la noria et acheminent les soldats des deux divisions aéroportées britanniques. Dans la lumière électrique, les Français prennent place en silence dans les deux Short Stirling. Ceux qui doivent être parachutés sur le Morbihan sont à l'avant et « ceux des Côtes-du-Nord » à l'arrière. Au cas où un des appareils serait abattu, les quatre sticks ont été répartis en deux groupes autonomes.

A 23 heures, les avions quittent l'Angleterre. Dans la nuit du 5 au 6 juin, les SAS largués à Plumelec sont les premiers parachutés de l'opération Overlord. Immédiatement repérés par des guetteurs allemands, les hommes du lieutenant Marienne engagent le combat et connaissent leur première perte. Le caporal Emile Bouétard est le premier tué du Débarquement. Le 6 juin 1944 à l'aube, l'opération Neptune, la phase d'assaut de l'opération Overlord, est lancée. En quelques heures, 156 177 hommes (cinq divisions d'infanterie et trois divisions aéroportées), dont les 177 fusiliers marins du commandant Kieffer, posent le pied sur le sol de France. Le D-Day vient de commencer. ■ C. H.

\* *Les Français du Jour J*, de Benjamin Massieu, Editions Pierre de Taillac, 413 p., 24,90 €.

# ILS ÉTAIENT MOINS DE 1 000...

*Parachutiste emblématique du courage français, Achille Muller fait partie de la trentaine de SAS français encore vivants, comme Edgard Tupët-Thomé, héros des combats de juin 1944, l'un des quatre derniers compagnons de la Libération.*



Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, le colonel Achille Muller a choisi de rester dans l'armée française et les troupes aéroportées.



*Achille Muller*

## SAS UN JOUR, SAS TOUJOURS

**A** 94 ans, le dos bien droit, son béret noir, sur lequel brille l'insigne des parachutistes anglais, amputé « comme il se doit » de la couronne royale et surmonté d'une tête de mort prise sur un soldat allemand, vissé sur la tête, Achille Muller est resté un SAS dans l'âme. Un de ces hommes faits pour combattre sans aucune haine un ennemi qu'il respecte. Né à Forbach en 1925, il s'engage dans les Forces françaises libres à Gibraltar le 4 mars 1943, à 18 ans, après avoir pris des risques insensés pour quitter la Moselle annexée à l'Allemagne nazie. C'est plus fort que lui. Le jeune Mosellan refuse obstinément la défaite. Présenté en mai 1943 au général de Gaulle à Grosvenor House, à Londres, avec d'autres engagés qui viennent d'arriver, il rêve d'être pilote de chasse. Mais, lorsque le médecin qui l'examine lui annonce qu'il va devoir partir aux Etats-Unis pour suivre une formation de deux ans dans l'US Air Force, Achille Muller opte immédiatement pour les parachutistes. « Une bande de voyous... » Breveté à Largo, en Ecosse, par des instructeurs polonais puis à Ringway par les Anglais, il est affecté à la section

du lieutenant Marienne et effectue un à un les différents stages commandos SAS. Orienté vers l'escadron de jeeps armées du 4th SAS, il ronge son frein en regardant partir ceux qui doivent sauter sur la Bretagne dans la nuit du 5 au 6 juin 1944.

### « IL FALLAIT PARFOIS COORDONNER L'ACTION DES FFI »

En juillet, avec ceux de sa spécialité, Achille Muller enchaîne les exercices de largage de jeeps par planeurs. « Nous sentions que nous allions enfin passer à l'action, raconte-t-il. Après tous ces mois d'entraînement, nous étions plus que prêts et, le 5 août au soir, notre peloton rejoint la Bretagne depuis un planeur Waco et, très vite, nos jeep atteignent Locoal-Mendon. » Muller et son groupe coupent les lignes de ravitaillement ennemies, font plusieurs prisonniers, coordonnent l'action des unités FFI et recueillent des renseignements tactiques de première importance. Puis ils jouent le rôle d'éclaireurs de la 6<sup>e</sup> division blindée américaine qui avance vers Quimper. « Nous faisons ce que nous avons à faire. Parfois c'était dur, mais nous étions des volontaires, explique-t-il. Mais, s'il y a une chose que je n'ai pas supportée, c'est

*d'avoir vu des femmes tondues être humiliées dans un village dont je préfère taire le nom. Nous avons rapidement mis fin à cette mascarade indigne. »*

Après la libération de Vannes, son escadron effectue ses dernières missions en Bretagne, puis il est dirigé vers Briare au sud de la Loire dans le cadre de l'opération Spencer, destinée à gêner le repli des troupes allemandes du sud-ouest vers le nord-est de la France après la fin de la bataille de Normandie et le débarquement de Provence. Après une période de repos, Achille Muller rentre en Angleterre, puis il est envoyé en Hollande où les accrochages avec les Allemands sont d'une extrême violence. A la fin de l'opération Amherst, il retrouve l'Angleterre. Après la signature de l'armistice, le 8 mai 1945, tout le régiment est rapatrié en France et, le 25 décembre 1945, promu au grade de sous-lieutenant, il choisit de rester dans l'armée comme officier de carrière et part pour l'Indochine dans la demi-brigade SAS sous les ordres du colonel Jacques Pâris de Bollardièrre. Puis vient le temps de l'Algérie et d'autres combats. Le colonel Muller a reçu les insignes de grand-croix dans l'ordre de la Légion d'honneur le 18 juillet 2016. ■

C. H.

## Armand Bouilloux DE L'OMBRE DES MAQUIS AUX COMBATS À DÉCOUVERT

**A**rmand Bouilloux, né le 26 janvier 1926, fait partie des SAS issus des rangs de la résistance recrutés à la fin de la guerre pour combler les lourdes pertes subies par les deux bataillons SAS français en Bretagne, au sud de la Loire et en Saône-et-Loire. Une nouvelle génération particulièrement marquée par le massacre de la population d'Oradour-sur-Glane par la division SS Das Reich le 10 juin 1944 et déterminée à frapper vite et fort un ennemi de plus en plus violent. Engagé au 4th SAS en septembre 1944, breveté à Ringway pendant le stage 143B du 22 novembre au 11 décembre 1944, il a d'abord connu la clandestinité en forêt d'Orléans avant d'être regroupé avec d'autres maquis.

« Mon père, gazé en 14, n'a jamais accepté l'occupant nazi. Jamais !,

raconte Armand Bouilloux. *Alors, rejoindre dès que possible la résistance était devenu pour moi une évidence. Après la fin des combats pour la libération d'Orléans et de Pithiviers, trois choix s'offraient à moi : rentrer à la maison, m'engager dans la 2<sup>e</sup> division blindée ou aller en Angleterre chez les paras. J'ai vite choisi ! »*

### **VOLONTAIRE POUR LES « PARAS »**

A la fois rebelle et très discipliné, le jeune homme est assez impulsif et aime faire des plaisanteries. Certaines appréciées, d'autres moins, surtout quand il frappe son officier supérieur à coups d'oreiller en le prenant pour un autre ! Il reçoit son baptême du feu aéroporté avec les SAS engagés dans l'opération Amherst, destinée à permettre aux forces canadiennes de progresser en direction du nord de la Hollande. Rattaché au stick 24 et au

peloton du capitaine Betbèze, il décolle de Rivenhall, dans l'Essex. Parachuté assez loin de la zone prévue initialement, le stick 24 se retrouve au sud du canal d'Orange à environ 1 kilomètre au nord-est de Garminge. Mais, près de Witteveen, le capitaine Betbèze parvient à établir un PC dans une zone boisée et à prendre le contact avec le stick du commandant Puech-Samson. Grâce aux renseignements, le groupe décide d'attaquer la feld-gendarmerie de Westerbork. L'état-major ennemi est écrasé, mais au prix de lourdes pertes. Les SAS poursuivent ensuite leurs actions de harcèlement et montent des embuscades avant d'être rejoint par les blindés de la 1<sup>re</sup> DB polonaise. Puis le capitaine Betbèze et ses hommes rallient Coevorden et effectuent ensuite des patrouilles de reconnaissance avec leur peloton de jeep.

Le 19 avril 1945, après 14 jours de combat, Armand Bouilloux rentre en Angleterre au camp d'Orwell Park. Mais l'opération Amherst le laisse sur sa faim. Renvoyé dans ses foyers le 1<sup>er</sup> novembre 1945, après la fin de la guerre, il se porte volontaire pour l'Extrême-Orient et sert en Indochine au 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs parachutistes (2<sup>e</sup> RCP) jusqu'en 1950. Sergent-chef en 1953, il part pour l'Algérie dans l'aviation légère de l'armée de terre (Alat) jusqu'en 1962. Une vie sous les drapeaux. ■

C. H.



**Armand Bouilloux, FFI, passé aux SAS, est de ceux qui ont choisi très tôt le combat contre le nazisme, dans la clandestinité puis au grand jour.**



## Michel Starckmann HOMME D'HONNEUR... ET DE DEVOIR

« Je m'adresse à vous, mon Dieu  
Car vous donnez  
Ce qu'on ne peut obtenir que de soi.  
Donnez-moi, mon Dieu,  
ce qui vous reste,  
Donnez-moi ce qu'on ne vous  
demande jamais.  
Je ne vous demande pas le repos  
Ni la tranquillité. »

Ces mots, Michel Starckmann ne les oubliera jamais. Accrochée sur le mur à l'entrée de son appartement, *La Prière du para*, ce texte magnifique écrit par l'aspirant SAS André Zirnheld, le premier officier parachutiste français tué au combat au cours d'un raid sur la base aérienne allemande de Sidi-Haneish, en Egypte, le 27 juillet 1942, fait face à tous ceux qui franchissent sa porte. Une façon subtile qu'a choisie cet homme discret pour évoquer son passé de SAS. Car Michel Starckmann, né le 16 mai 1923 à Paris, n'aime pas beaucoup parler de lui. Ni par goût du secret ni par fausse modestie, mais parce qu'il est convaincu que d'autres méritent plus que lui d'être mis en lumière. « Je n'ai fait que mon devoir et rien d'autre que mon devoir, assure-t-il. A l'époque, servir au sein des SAS était ce que j'avais trouvé de mieux pour contribuer à mener le combat pour la libération du territoire national. Avec mes camarades, nous nous sommes battus, nous sommes soutenus les uns les autres et nous avons formé une grande famille. Et c'est à l'ensemble des SAS et à tous ceux qui ont versé leur sang pour défendre la liberté qu'il faut rendre un hommage. Moi, je ne fus qu'un homme parmi d'autres. »

### PUIS VIENNENT LES DURS COMBATS EN HOLLANDE

Engagé dans la France libre au Maroc en juin 1943, après un parcours à travers la France occupée et une première tentative infructueuse en 1940, il rejoint le 3rd SAS et fait partie de ceux qui sont parachutés en août 1944 pour couper la route aux

renforts allemands qui remontent vers le nord et l'ouest de la France. De retour à Londres, il est à nouveau envoyé en opération dans le Jura, puis à Epernay, pour effectuer des missions complexes de renseignement et d'infiltration. Puis vient la Hollande avec l'opération Amherst, où sont engagés les 700 hommes du SAS français des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> bataillons de la brigade SAS. « Cela a été assez difficile, reconnaît Michel Starckmann. Dès le premier briefing, nous savions que notre destination serait la Hollande et que la province de Drenthe, proche de l'Allemagne, était une zone risquée. Normalement, l'opération ne devait durer environ que trois ou quatre jours jusqu'à ce que les blindés canadiens puissent se dégager. Mais les pilotes nous ont largués trop haut et trop loin de nos objectifs. Des sticks sont tombés directement sur les troupes allemandes avant de pouvoir se libérer de leur matériel et de leurs parachutes. D'autres se sont noyés dans les canaux. Nous étions habitués à être largués très bas, environ 200 mètres de nuit, pour éviter d'être dispersés. Mais pas ici... De plus, nous n'avions pas beaucoup de munitions. Mais nous avons quand même fait le job. J'ai perdu là-bas des camarades de grande valeur. Puis nous avons fait la jonction avec les Canadiens un peu plus tard que prévu. Ce fut ma dernière mission. »

Démobilisé en septembre 1945, Michel Starckmann choisit de quitter l'armée pour la fonction publique et l'administration coloniale en Afrique, où il resta de longues années. Une autre vie, un autre monde. ■ C. H.



Taiseux, homme de l'ombre, Michel Starckmann, ancien caporal radio du 3rd SAS, s'est battu en France en août 1944 et en Hollande en 1945.

## Rémi Dreyfus

# CADET DE LA FRANCE LIBRE, ASPIRANT À LA GRANDEUR, OFFICIER SAS

**M**algré les années, Rémi Dreyfus se souvient encore mot pour mot du quatrain choisi par le général Bernard Montgomery pour conclure l'ordre du jour qu'il a fait distribuer à la veille du débarquement en Normandie à tous les soldats du 21<sup>e</sup> groupe d'armées britannique :

*« Il a trop peur de son destin,  
Ou bien ses intentions sont vaines,  
Celui qui n'est pas prêt*

*A tout gagner ou tout perdre. »*

Avec ses décorations militaires, son brevet de parachutiste n° 2321, ses insignes de la France libre et sa carte d'identité d'officier, ce texte précieusement encadré est tout ce qu'il a conservé comme souvenirs matériels. Mais il n'a rien oublié de son passé de SAS. *« Quand je relis ce poème aujourd'hui, je ressens*

*exactement la même chose que le jour où je suis parti au combat, explique-t-il. Je retrouve le même sentiment d'avoir fait le bon choix, celui de défendre la civilisation. Qu'un général ait pu conclure un banal ordre du jour par un tel texte, écrit au XVII<sup>e</sup> siècle par James Graham, m'a bouleversé. J'avais la conviction que nous nous préparions à accomplir un acte juste. »*

Ancien élève d'HEC, né en 1919, il est mobilisé en 1940 dans l'armée française, puis intégré à l'armée d'armistice, d'où il est chassé après l'application des premières lois antijuives de Vichy. Passé clandestinement en Angleterre en mai 1942, via l'Espagne et le Portugal, il

prend le pseudonyme de Daniel Plowright et s'engage comme son frère dans les FFL. Sélectionné pour entrer comme élève officier à l'école des cadets de la France libre, il se porte volontaire pour les parachutistes, avec la volonté de se battre pour la libération de la France.

### DE L'ÉCOSSE AU CALVADOS

Le 4 juin 1944, l'aspirant SAS Rémi Dreyfus est encore à l'entraînement en Ecosse quand il est désigné pour servir d'interprète auprès du général Gale, dont les groupes d'assaut doivent être largués le lendemain sur la Normandie. Formé pour faire partie des officiers de la Mission militaire de liaison administrative créée par le général de Gaulle pour encadrer l'autorité de la France libre dans les régions libérées, il n'a été incorporé à aucun stick de la brigade SAS et se retrouve rattaché à la 6<sup>e</sup> division aéroportée britannique. Et, lorsque son planeur se pose sans encombre au nord-est de Ranville (Calvados) dans l'après-midi du 6 juin, il fait partie de la quatrième vague alliée. Dans la nuit du 5 au 6 juin, les Anglais ont pris les ponts sur l'Orne et réussi à neutraliser la batterie de Merville qui menaçait le flanc est de la zone du Débarquement. A la disposition du commandement, il se rend rapidement compte qu'il ne sert pas à grand-chose et se porte immédiatement volontaire pour faire ce pour quoi il a été véritablement formé : infiltrer l'ennemi, recueillir des informations, frapper fort au besoin et disparaître... *« Dans la nuit du 6 au 7 juin, puis durant les autres nuits, j'ai effectué des patrouilles derrière les lignes ennemies, raconte Rémi Dreyfus. Puis, avec un autre SAS, le sergent Paul Jarrige, arrivé à bord d'un autre planeur, nous avons multiplié les missions de repérage avant de regagner l'Angleterre à la mi-juillet, une fois le front stabilisé. »* Au repos quelques jours, ils seront ensuite parachutés à la mi-août entre Chalon-sur-Saône et Mâcon. Pour eux, la guerre est loin d'être terminée. ■ C. H.



Cadet de la France libre, Rémi Dreyfus fut de ces quelques SAS qui furent parachutés le 6 juin 1944 en Normandie.



## Philippe Akar

FRANÇAIS LIBRE ET SAS COMME SON FRÈRE,  
QUESTION DE FAMILLE

**M**obilisé en novembre 1939, Philippe Akar s'engage après l'armistice à Cormatin (Saône-et-Loire) dans un chantier de la jeunesse, une organisation du gouvernement de Vichy qui devient peu à peu l'une des pépinières de la résistance. Marqué par la débâcle et l'effondrement sans précédent de l'armée française, il ne pense qu'à reprendre les armes. Nommé chef de groupe jusqu'en 1941, cet ancien de l'école des Mines, né le 14 janvier 1919 à Paris, choisit définitivement la France libre en novembre 1942.

Arrêté en Espagne le 29 novembre 1942, après avoir franchi à pied les Pyrénées, il est conduit à la prison de Pampelune, puis incarcéré au camp de concentration de Miranda. Expulsé, il réussit à gagner Gibraltar le 17 avril 1943 et embarque une quinzaine de jours plus tard à bord du *Santa Rosa*. Le 4 juin, Philippe Akar débarque à Greenock, en Ecosse et s'engage dans les FFL à Londres le 16 juin. Volontaire pour servir dans les unités parachutistes, il est breveté à Ringway en août 1943 et affecté au HQ squadron du 3rd SAS commandé par le capitaine Château-Jobert (alias Conan). Son

jeune frère Alain, né en 1924, rejoint lui aussi les SAS.

Nommé sous-lieutenant, sa formation d'ingénieur des Mines lui permet d'enseigner le sabotage et l'utilisation des explosifs à l'ensemble de l'unité. Parachuté en Saône-et-Loire en 1944, il participe notamment à la libération de Montceau-les-Mines et de Montchanin. Le 10 août 1944, à Messey-sur-Grosne, il supervise avec les hommes de sa section le sabotage des voies de communication empruntées par les Allemands. De retour en Ecosse pour entraîner les nouvelles recrues, il se bat ensuite en Belgique puis en Hollande, dans le cadre de l'opération Amherst. Un souvenir amer puisqu'il est capturé au combat par des éléments de la première armée parachutiste allemande.

**PARACHUTÉ TROP HAUT,  
TOUT SON STICK A ÉTÉ DISPERSÉ**

« Notre stick a décollé de la base de Shepherds Grove et la compagnie de commandement à laquelle j'appartenais avait reçu pour mission d'opérer de part et d'autre de la route d'Hoogeveen et du canal d'Orange, se souvient Philippe Akar. Les hommes ont bien été largués à l'endroit prévu près de Beilen, mais nous sommes tombés entre un canal et la route de Spier. Tout le stick a été dispersé, un des nôtres s'est noyé et nous nous sommes trouvés dans l'incapacité de nous regrouper. »

Tombé au nord du canal, Philippe Akar ne peut franchir le pont pour rejoindre ses hommes et, après une longue nuit passée dans l'eau glacée, il est finalement fait prisonnier. Pour lui, la dernière opération aéroportée de la guerre en Europe se termine en Allemagne, où il assiste à l'écroulement du régime nazi. Un témoignage terrible qu'il a publié dans son livre *Parachutiste au 3<sup>e</sup> SAS. Ma guerre 1939-1945* (Atlante éditions, 2007). ■ C. H.



Retiré en Saône-et-Loire, là où il a été parachuté en 1944, Philippe Akar a été l'un des meilleurs spécialistes en explosifs et en sabotage du 3rd SAS.

